

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 80 (1992)

Heft: 8

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Plaisirs d'humour

Ou quand l'humour change de sexe: une enquête auprès de femmes qui fournissent la preuve que le rire n'est pas une chasse gardée masculine.

« **A** l'ère de l'odieux visuel et du harcèlement textuel, le comique est une chose trop sérieuse pour n'être confié qu'aux hommes. »

Cette petite phrase servait d'invitation au spectacle de Chantal Ladesou lors de son passage à Lausanne au mois de janvier. Elle démontre que les femmes sont enfin bel et bien présentes dans le domaine du rire. Il n'y a guère plus que des mysogynes attardés pour affirmer que «les femmes, c'est une vraie tragédie» ou encore qu'elles sont «trop susceptibles pour avoir de l'humour». Et dans tous les domaines, ces amusantes publiques se taillent une place à leur mesure. Au théâtre, dans les cabarets, elles affichent complet. Piteuse et déchirante, comme Zouc, bon chic bon genre comme Sylvie Joly, ou encore cauchemardesque comme Marianne Sergent, la liste devient au fil des années toujours plus longue de ces filles et de ces femmes qui se sont lancées à l'assaut de ce bastion. Si elles ont souvent dans leurs débuts imité le genre et la façon d'être de leurs confrères, elles se sont très vite distanciées. Aujourd'hui, elles n'interprètent plus seulement des textes, elles les écrivent.

Un vide historique

Une ascension qui n'a toutefois pas été facile, car elle suivait un vide béant dans l'histoire du rire. Oubli des historiens ou mutisme des femmes dans ce domaine? Au milieu des ouvrages retracant jusqu'au XVIII^e siècle l'histoire de l'humour anglais, noir ou surréaliste, l'humour au féminin sombre dans le néant. Normal, l'oppression ne tolère pas le rire!

Un répit d'un siècle est donné aux femmes dans ce domaine. Celui du XVIII^e n'a pas seulement connu des actrices et des aristocrates réputées pour leur esprit; les femmes du peuple aussi avaient le sens de la repartie. Plaisanteries et calembours égayaien les guinguettes, les chalands des

marchands et les cafés. Mais le XIX^e siècle et son cortège de puritains et de moralisateurs fera faire cette gaieté pour plus d'un siècle.

Ce n'est que dans les années cinquante que l'on retrouve à nouveau le rire des femmes. C'est avec Anne-Marie Carrière, dans un genre aujourd'hui décrié, qu'une brèche est ouverte. Mais un humour qui conforte l'image traditionnelle de la femme passive, le seul discours d'ailleurs que le public de l'époque voulait entendre. Si ses sketches ne sont pas du goût des féministes d'aujourd'hui, elle faisait néanmoins figure de novatrice - voire de révolutionnaire - dans ce milieu mysogyne des chansonniers.

Durant longtemps, les femmes ont été écartées des émissions satiriques de la radio et de la télévision. Jacques Martin, qui refusait d'intégrer une seule femme dans ses émissions humoristiques, s'est expliqué un jour pour *F. magazine*. C'était en janvier 1978: «Je ne crois pas qu'elles se sentirraient à l'aise parmi nous. Vous les voyez en train de boire du gros rouge à l'antenne, dans une réunion d'anciens du régiment? Impossible! Un homme vulgaire passe encore, mais une femme vulgaire, c'est horrible! C'est détruire un objet d'art!» Et plus loin d'affirmer: «Je prétends qu'il faut donner aux femmes les mêmes droits, mais pas les mêmes pouvoirs qu'aux hommes!»

Ainsi, humour serait synonyme de pouvoir et de vulgarité? Mais quel pouvoir? On peut se demander si cette vision de l'humour n'a pas ses racines dans les rôles bien définis de la stratégie amoureuse. L'humour inquiète car il sort de la dualité séduction-désir. Les hommes peuvent y voir une forme d'agression sexuelle.

Grotesque ou sexy

Il a fallu Mai 68 pour que les corps se libèrent de leurs entraves et qu'enfin le rire explose. C'est Zouc la première qui, en fai-

sant fi des préjugés, mettant au renversement l'image de la femme potiche et séduisante, va vraiment faire éclater le cliché de «l'éternel féminin». Elle met en scène ses propres faiblesses, une enfance terne, un environnement social qui donne des frissons. Avec un certain courage, elle abandonne toute tentative de séduction et l'enfouit sous une robe noire comme un désespoir exorcisé. Du coup, les canons de la beauté sur scène en prennent un coup fatal. On n'épingler pas Devos sur son embonpoint, ni Haller sur sa calvitie, mais on attend des femmes qu'elles soient grotesques ou sexy et même les deux à la fois. On leur a collé l'étiquette séduction dès leur plus tendre enfance. En montant sur les planches, il leur faut dépasser la notion d'esthétique, accepter de se dévaloriser, de s'enlaidir, de se ridiculiser pour que le public, oubliant l'image traditionnelle, ne voie plus que les grimaces et les situations burlesques, n'entende plus que les jeux de mots et les caricatures.

Un contexte trop féminin

Y a-t-il un humour spécifique aux femmes? avons-nous demandé autour de nous, réponse difficile et plutôt négative. Il y aurait plutôt une autocensure. Pas de vulgarité par exemple, pas d'humour noir aux dépens des enfants et rarement des sujets politiques (est-ce parce que les femmes sont encore absentes de cette sphère-là?). Il y a aussi les sujets de prédilection: les enfants, le mari, la vaisselle, «la tragédie méconnue des temps modernes» comme le disait un jour Marianne Sergent en décrivant un show aux accents résolument féministes qu'elle jouait à l'époque. Martine Jeanneret regrette que les mêmes choses soient toujours dites par les femmes: le ménage, les débâcles avec les hommes, l'entourage féminin. Et de fait, peu de femmes sortent de



ce contexte. Peut-être parce qu'elles s'identifient – et sont identifiées – à leur personnage qu'elles conservent au-delà du show. Les vamps en sont un exemple.

Un sujet à la mode

Difficile de traiter de l'humour au féminin sans parler des feuillets à la sauce américaine que la TV – française principalement – nous assène à longueur de journée. Les femmes sont devenues un sujet d'humour très à la mode, avec plus ou moins de bonheur, la limite entre la drôlerie et la stupidité étant parfois vite franchie. Exemple, ce feuilleton dont j'ai oublié le nom et qui met en scène une famille typiquement américaine (paraît-il). Thème

principal, répété à chaque épisode, un pauvre époux voit ses deux enfants, mais surtout sa femme, dépenser sans compter le fruit de son labeur pour, bien entendu, acheter robes, bijoux et autres futilités propres aux femmes (!); le rôle de ce triste mâle étant essentiellement d'avoir un œil sur son porte-monnaie que les enfants visitent volontiers en douce avec la complicité de la mère!

D'autres séries, heureusement, sont plus subtiles. Vous avez peut-être apprécié, comme moi, *Les Golden Girls* ou *Madame est servie* qui met en scène avec beaucoup de finesse un homme de ménage et sa patronne.

Dans un tout autre domaine, celui de la bande dessinée, les femmes se taillent là aussi une place à leur mesure. Claire Breté-

cher en est le plus bel exemple en égalant les meilleurs dessinateurs. En 1973 déjà – un déjà très relatif – le *Nouvel Observateur* lui ouvrait ses colonnes et elle fut désignée comme la «meilleure des sociologues français-e-s».

Féroce, décapante, elle a prouvé très vite qu'on peut rire des femmes sans faire de sexismes.

Nous avons rencontré quelques-unes de nos compatriotes humoristes. Encore peu nombreuses en Suisse – la France est plus prolifique – elles se sont prêtées au jeu de l'interview.

Au fil des pages qui suivent, nous vous laissons les découvrir. Vous constaterez qu'elles n'ont pas fini de rire...

Sylviane Klein

La gaieté par l'absurde

Dans le trio de Boulimie, Martine Jeanneret incarne souvent tous les mythes et stéréotypes.

On ne résiste pas à un rendez-vous d'humour fixé par le trio Boulimie! On s'y rend, frémissant d'impatience à l'idée de rire un bon coup sur les travers de la société, des Suisses et des autres... Et lorsque nous est tendu le miroir grossissant de nos propres faiblesses, mûrs, vaincus et consentants, nous succombons sans défense à la folle hilarité libératrice...

Trente ans de complicité lient Lova Golovtchiner, Martine Jeanneret, sa femme, et Samy Benjamin depuis leur premier spectacle présenté en joyeuse compagnie au Théâtre de l'Université de Lausanne. Le virus d'une vocation humoristique les ayant définitivement contaminés, ils l'abritèrent avec soin, dès 1970, dans un théâtre bien à eux de la capitale vaudoise, où alternent créations maison et spectacles invités.

J'ai toujours été pitre

Au fil des ans, Martine Jeanneret s'est imposée comme la comédienne comique la plus connue de Suisse romande. Les scènes plus classiques du Théâtre de Carouge, de la Comédie et du Théâtre de poche, à Genève, ne l'attireront qu'un temps.

Celle, prestigieuse, du TNP de Lyon-Villeurbanne lui permettra d'observer le remarquable travail de mise en scène de Roger Planchon et la remarquable indigence de beaux rôles féminins dans cette troupe! «Puis, l'idée de partager l'aventure du Cabaret-Théâtre de Bouli-

mie m'a beaucoup plu, se souvient-elle. J'ai toujours été un peu pitre et aimé faire rire. Ce que je fais me convient très bien. Il me semble que j'aurais une certaine peine à jouer dans des pièces dramatiques. A la longue, un décalage s'installe, car l'humour

suppose une distance. On peut ainsi dire avec légèreté des choses graves. Voyez Coluche, Muriel Robin ou encore Zouc, qui sait évoquer la solitude de manière poignante.»

Lectrice implacable

Pétillante, directe et chaleureuse, Martine Jeanneret qui, hors scène, sait aussi dérider le groupe le plus sérieux, défend un registre d'humour bien particulier: «Je n'aime pas les jeux de mots, j'ai horreur de la vulgarité de ceux qu'on appelle les nouveaux comiques français, issus de *La Classe*. Mes préférences vont à l'humour de l'absurde, à celui de Desproges, de Dubillard, des Monty Python et évidemment à celui de Lova Golovtchiner...» Auteur infatigable de tous les textes des spectacles Boulimie, son mari reconnaît en elle une «implacable» première lectrice! Puis, seul élément féminin du trio, il lui revient la redoutable tâche d'en incarner tous les mythes et stéréotypes. Sur les planches d'un cabaret-théâtre, voyez ce que cela peut donner... «Parfois, cependant, il m'arrive d'en avoir assez d'être une femme dans notre Boulimie, confie la comédienne, d'épingler la ménagère, l'artisan soixante-huitarde ou la gourde intellectuelle, bien que le même traitement soit réservé aux hommes. J'ai envie de sortir des caricatures et d'élargir les rôles.

Dans cet esprit, mon mari m'a composé un sketch, *L'Incontournable*, où



Martine Jeanneret: «J'en ai parfois marre d'épingler la ménagère, l'artisan, la gourde intellectuelle...»
(Photo Marcel Imsand)



pour la première fois je ne joue pas une femme qui parodie les autres... Là, c'est un sketch hors sexe! De manière générale, je regrette le côté restrictif des rôles qui nous sont dévolus au théâtre où l'on écrit essentiellement pour les hommes.» Un constat certainement partagé par la nouvelle génération d'humoristes françaises qui a dû les inciter à voler de leur propre plume, telles Charlotte de Turckheim, Marianne Sergent, Muriel Robin, Valérie Lemercier, etc., qui composent tout ou partie de leurs sketches.

Elles sont encore rares à se découvrir une vocation humoristique politique, un genre où excellent cependant Chantal Lauby des Nuls sur Canal+. Pour Martine Jeanneret, le mouvement est donné et les femmes se mettront à écrire de plus en plus dans tous les genres, y compris en Suisse,

pour ne plus faire de Zouc une exception! Prenez place, mesdames...

Un rire nécessaire

Car enfin, faire rire une salle, quelle meilleure activité qui sécrète sa propre récompense? «C'est merveilleux, en effet, lorsqu'il jaillit, reconnaît la comédienne chevronnée, mais c'est terrifiant s'il ne se produit pas! Le rire des spectateurs est une horrible nécessité qui nous rend plus drôles, plus inventifs.

Si le public est réservé, s'il «rit à l'intérieur», il n'est pas gratifiant et on enchaîne sur un «trou»... Si une salle a le rire discret, mais que les gens ont du plaisir, on est rassuré.

Rien ne démoralise davantage que de voir les premiers rangs sérieux, à moins

que les rires ne fusent au fond de la salle. On ne sait pas toujours pourquoi on est moins amusant un soir, mais il est certain que nous jouons chaque fois différemment en fonction du public!»

Trente ans de carrière et toujours la même flamme pour un métier que Martine Jeanneret sert également avec talent en signant des mises en scène de pièces d'humour dans son théâtre de la place Arlaud, à Lausanne. Nous n'avons pas fini de rire au spectacle de nos vicissitudes...

Michèle Michelod

Boulimie est en tournée cet automne en Suisse romande, à Berne et à Zurich, et présente son spectacle *Pour en finir une fois pour toutes avec le 700e*. Renseignements au Théâtre Boulimie au (021) 312 97 00 entre 15 h et 21 h.

La féministe fatiguée

*Les femmes sont-elles capables de rire d'elles-mêmes?
Testez votre sens de l'humour avec le texte ci-dessous.*

Pouce! Je dis... pouce! Moi, Lucienne Brougnard, je suis fatiguée.... je n'en peux plus!

J'ai déjà donné... la femme-ceci, la femme-cela, la femme-doit, la femme-sera... Je peux plus! J'en ai jusque-là!

Je veux vivre ma vie, moi, m'épanouir, être heureuse, moi! Je veux pouvoir tricoter, laver, reprise, m'enfermer dans ma cuisine, moi!

Alors cette fois je dis... non! Non! Je ne signerai pas de pétition, je ne m'abîmerai pas les mains à tirer des tract... out, je suis. Out. D'ailleurs, cette histoire du nom que devrait porter la femme mariée, je m'en contrefiche! Pourquoi Gertrude Kipferschlussboumhimmelkopf voudrait redevenir Kipferschlussboumhimmelkopf, alors que le mariage lui a offert la chance insigne de s'appeler Gertrude Crausaz?

Est-ce que Crausaz, après dix ans de mariage, ça s'est chargé d'une telle connotation oppressive qu'on ne peut l'exorciser que par un retour à

la case départ Kipferschlussboumhimmelkopf? Ridicule, tout ça... Ridicule, mais pourtant c'est ça qui va prévaloir, paraît-il... «Le nom de famille des époux sera celui du mari. Mais la fiancée pourra conserver le nom qu'elle portait jusqu'alors.»

Donc... très officiellement... Mme Gisèle Chappuis pourra être l'épouse de M. Robert Amstutz. Les enfants Francis et Josette Amstutz ayant une maman faisant Chappuis à part...

Et vingt ans plus tard, Josette Amstutz épousant Maurice Cruchon demandera à rester Josette Amstutz, croyant ainsi préserver son identité de femme... Erreur! Grosse erreur ça!

Amstutz, c'est le nom du père... un nom d'homme!

L'homme, il est toujours là, mais plus caché qu'avant... donc plus vicieux!

Et c'est pas tout! La femme, si elle conserve son nom d'avant le mariage, elle risque de se retrouver dans de drôles de situations!

Imaginez... Un conseiller fédéral faisant les présentations à un chef de gouvernement étranger...

— Jean-Pascal Delamuraz... enchanté... permettez-moi de vous présenter Mme Catherine Reymond...

C'est qui celle-là? Sa secrétaire, sa copine ou la barmaid de l'Hôtel Bellevue?... ça aura l'air de quoi?

Naturellement... M. Delamuraz, bien élevé, habile, s'exprimera autrement. Il dira: «Je vous présente ma femme. Je ne vous dis pas son nom. C'est un concours. Il faut chercher.» Volez où ça peut mener ce genre d'astuce.

On verra peut-être aussi bientôt des Zaïrois proclamer partout: «Ah! Moi êt' 100% Suisse... moi êt' le ma'i de Mme Germaine Pittet!» Eh bien avant... ça, ça n'était pas possible.

Mme Germaine Pittet s'appelait Germaine Mabalou N'Diap Gassa Maboutouré... née Pittet! Ah! ces histoires de nom de femme, ça me tue! J'en peux plus! ça me fait sau-

ter le couvercle! C'est comme les femmes qui veulent féminiser les noms de métier!

Mme la ministre!

Une avocate!

Une vendeuse!

Bon... là, ça va... c'est éprouvé... ça fonctionne! Mais attention! M. le boucher, Mme la bouchère! Béhh! C'est appétissant pour attirer le chaland! M. le cafetier... Mme la cafetièr(e)! (C'est drôle que le féminin, il vous dégrade la fonction...)

Un gynécologue, une gynécologeuse! Un pape... une papesse... Jeanne-Paule seconde papesse! Un staphylocoque... une staphylopoule!

Ah! Non! Trop, c'est trop! Je supporte plus! Le féminisme au quotidien, c'est pire que de faire la lessive dans un roman de Zola...

Je peux plus! Je pose les plaques... et je prends dix ans de congé-maternité!

Sans les gosses.

Texte de Lova Golovtchiner écrit pour Martine Jeanneret



Fantaisie et clowneries

Gardi Hutter tire son humour de la routine et du terre-à-terre quotidien des femmes et de leurs aspirations à autre chose.

Ecrasée sous une monstre lessive qui l'attend, une femme essaie de l'oublier en lisant une vie de Jeanne d'Arc, en rêvant qu'elle va être une héroïne. Au cœur de ce spectacle d'une drôlerie et d'un pathétique irrésistibles, une Suisse, Gardi Hutter. Elle répond aux questions de Femmes suisses.

FS – J'ai gardé un merveilleux souvenir de votre démonstration à la Session des femmes lors du 700^e anniversaire de la Confédération, à Berne, quand vous êtes venue dépoussiérer la politique suisse en dépoussiérant la salle du Conseil national.

GH – Ça a été l'un des meilleurs moments de ma carrière. J'ai senti que des femmes étaient émues parce que j'avais fait une brèche dans des tabous.

FS – Mais dites-moi d'abord comment et pourquoi vous êtes devenue clownesse, ce qui est loin d'être courant?

GH – C'est vrai. Nous sommes peu nombreuses. Je me suis tout d'abord formée pour faire du théâtre, mais je me suis rendu compte qu'il y a trop peu de rôles comiques pour des femmes. Les pièces sont écrites par des hommes, ils veulent sur la scène des femmes tragiques et belles, alors que le rôle comique est un personnage qui donne un mauvais exemple, qui est laid, mais qu'on aime. Dans les comédies, qui utilisent le persiflage, les préjugés, la parodie, la femme reste un personnage négatif. J'ai senti que je ne pourrais pas m'exprimer dans de tels rôles, qu'il fallait que j'invente mes rôles. Les femmes sont d'excellentes interprètes, mais il faudrait que beaucoup plus de femmes écrivent pour le théâtre ou fassent des films, en disant ce qu'elles ont à dire.

FS – Et vous, que voulez-vous dire?

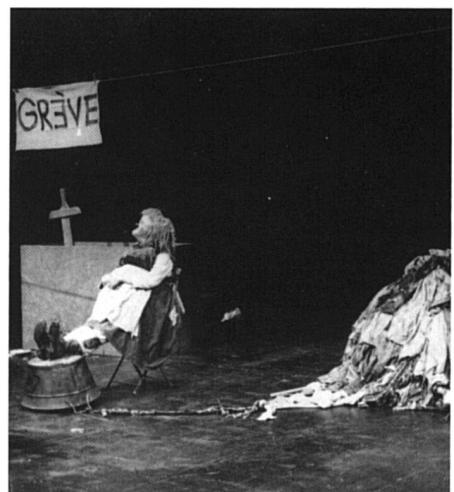
GH – J'ai dû faire un long chemin. On ne peut pas devenir clown très jeune. J'ai dû d'abord refuser la société, chercher dans plusieurs directions, me libérer, m'émanciper.

FS – C'est ce qu'on a bien vu à Berne! On a bien vu que l'humour féminin et l'humour masculin sont différents. Il y a un mythe traditionnel du clown. Qu'en est-il de la clownsse?

GH – Chez les clowns aussi il y a au départ un refus.

FS – Les clowns laissent souvent une impression de tristesse.

GH – Il faut rire même à propos de grands problèmes. On peut rire même avec les problèmes des femmes. Il n'y a qu'un petit nombre de «féministes» (il faudrait trouver un autre mot!) qui soient agressives et lugubres, j'en connais beaucoup



Gardi Hutter dans *Jeanne d'Arppo*: «J'ai fait une brèche dans des tabous».

(Photo Estelle Conus)

avec qui je ris. Ce n'est pas un hasard s'il y a de plus en plus de femmes qui se consacrent au comique.

FS – Que faut-il pour qu'un spectacle comique porte?

GH – Il faut que le thème soit simple, que la présentation soit simple aussi, qu'on comprenne tout de suite de quoi il s'agit.

Le moment d'après, je regardais Gardi préparer son spectacle, placer chaque accessoire au centimètre près sur la scène, exiger que les éclairages soient corrigés. Du travail éminemment professionnel. Elle convient que le sketch de Berne, avec le nettoyage d'une statue de Mutter Helvetia, a demandé un fameux entraînement! Mais tous ses spectacles demandent un gros effort physique. C'est grâce à cela que Gardi a aujourd'hui une réputation internationale, et dit-elle «trop de travail», qu'elle va jouer prochainement dans l'un des principaux théâtres de Paris, qu'elle est invitée à Moscou ou en Amérique latine et qu'elle a reçu l'Anneau Reinhart, la principale distinction dans le théâtre suisse.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être. Elles ont de tout temps été utilisées pour faire passer un message. Mais après les épigrammes, fabliaux, farce du Cuveau, commedia dell'arte, La Fontaine et autres, des femmes, enfin, réussissent à imposer un comique féminin, pour faire passer un message différent, leur message.

Perle Buginon-Secretan 9

La Faculté des sciences économiques et sociales ouvre une inscription pour un poste de

Professeur ordinaire ou Professeur adjoint

de comptabilité générale

Charge :
Il s'agit d'un poste à charge complète.

Titre exigé :
Doctorat ou titre jugé équivalent.

Entrée en fonction : 1er octobre 1993 ou date à convenir.

les dossiers de candidature doivent être adressés avant le 15 février 1993 à l'administrateur de la Faculté des sciences économiques et sociales, 102 blvd Carl-Vogt, 1211 Genève 4, auprès duquel des renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur le cahier des charges et les conditions.

Désirant associer tant les femmes que les hommes à l'enseignement et à la recherche, l'Université souhaite recevoir davantage de candidatures féminines.





Du Brouhaha chez les clowns

La rencontre d'une Suisse et de deux Anglo-Saxonnes.

Nez rouges en collier, entre deux répétitions, le visage interrogateur, les trois jeunes filles de Brouhaha ont l'air songeuses. L'humour au féminin? Un sujet qu'elles connaissent bien, puisqu'elles ont choisi la voie – pour le moins originale – de jouer les clowns. De concert, elles affirment: «Le travail du clown est totalement basé sur la personnalité. Donc forcément, il y a une influence du sexe, mais plutôt liée à l'individualité. Une autre femme que nous s'exprimerait différemment.»

Sous des costumes de scène qui se veulent grotesques – couvre-chefs, pantoufles et cirés imperméables – apparaissent Greta Stoddart et Allison Cologna, toutes deux Anglo-Saxonnes, puis Catherine Marmier, originaire de La Tour-de-Peilz. Les trois larrones – âgées maintenant de 26 à 28 ans – ont suivi les cours de l'Ecole Jacques-Lecoq à Paris. De leur rencontre est né Brouhaha.

Dans leur premier spectacle – *Fish Soup* – donné en 1991, trois cuisinières s'affairaient au repas d'un restaurant. Elles ont conquis le public par des scènes de préparation de pâte à pizza, de répétitions de danses folkloriques ou encore de passages d'aspirateur. Le rire naît d'objets quotidiens réfractaires, face à une volonté pathétique de bien faire. «Ce que nous faisons est difficile à définir. Nous n'aimons pas parler de mime, parce que c'est un genre

généralement restreint au style Marceau. Nous préférons parler de théâtre visuel ou gestuel. Avec un côté burlesque.» En jouant le rôle d'une patronne acariâtre maltraitant son employée, qui se venge à son tour sur la troisième, les Brouhaha exploitent le créneau de la souffrance du subalterne, traditionnellement dévolu aux clowns.

Une cuisine pour décor

Catherine déclare à propos de *Fish Soup*: «Les femmes se sont montrées agréablement surprises. Elles appréciaient que l'on rie d'aspects féminins; il y a du comique dans la préparation d'un repas. Nous ne voulons pas jouer aux hommes.» Une thématique sexuée, dont la jeune comédienne relève le côté conformiste. «Le travail du clown, c'est de partir d'activités banales, et de décoller complètement dans l'absurde. Et pour les femmes, dans l'idée simple – je dis bien dans l'idée simple – cela revient par exemple à traiter des tâches ménagères.»

Y a-t-il un désert féminin sur les scènes de l'humour romand? Dans un éclat de rire: «Non, nous avons comblé le vide!» Catherine poursuit sérieusement: «Par notre travail, nous appartenons à une minorité. Forcément, parce que trois femmes clowns, c'est rare. Nous n'avons pas l'impression d'être bloquées dans ce que nous faisons.

Au contraire, maintenant que la porte vient de s'ouvrir aux femmes comiques, nous avons l'avantage de l'originalité. Même si nous avons déjà entendu que le public aime moins les femmes clowns. Mais il ne faut pas hésiter à bousculer les habitudes des gens!»

«Nous avons d'abord rencontré une certaine méfiance de la part des directeurs de théâtre», se souvient Allison. «Nous avons déjà entendu que les femmes doivent être dix fois meilleures que les hommes pour faire rire», lâche Catherine. «Un organisateur nous a dit une fois que, pour être rigolotes, les femmes doivent être soit grotesques, soit sexy, renchérit Greta. Et nous avons montré que l'on peut aussi faire autre chose.»

Selon Allison, on trouvait très peu de femmes comiques il y a vingt ans: «Les premières imitaient plutôt les hommes, puis elles s'en sont moquées. Maintenant, nous sommes au stade où nous n'avons plus besoin de faire référence aux hommes. Nous sommes leurs égales.» Catherine nuance cette affirmation en témoignant sur la situation francophone: «Cette évolution s'est peut-être faite plus rapidement du côté britannique. Ici, les organisateurs de festivals de rire sont souvent ravis de nous rencontrer, car ils manquaient justement de candidatures féminines.»

Humour subtil

Allison relève, avec sa pointe d'accent anglais: «Il ressort dans les critiques que nous pratiquons un humour assez différent, un peu plus fin ou plus subtil.» Pour Catherine, ces caractéristiques ne sont cependant pas liées à leur sexe: «Le domaine des clowns de théâtre a été peu exploité. Dans ce genre, les spectacles d'hommes sont aussi très subtils. Le style est plus marquant que notre appartenance à un sexe ou à l'autre. Nous sommes surtout trois personnes différentes, avec un même goût pour ce comique.»

Et l'image de la femme comique, dans tout ça? «Pour un travail de clown, explique Greta, l'artiste doit trouver les aspects ridicules qu'il a en lui»; Catherine précise: «Tout en gardant ces aspects touchants.» Pour Greta, trouver ce côté ridicule n'est pas plus difficile pour des femmes. «Personnellement, je trouve que la féminité, c'est pas marrant! Dans une imagerie classique, on rit parfois des femmes lorsqu'elles tiennent des rôles de mégères.





Mais on n'est peu habitué à ce que des femmes se moquent d'elles-mêmes.»

Souligner sa féminité?

Catherine apprécie le travail de Sylvie Joly, qui «joue énormément avec sa féminité. C'est le cas de certaines femmes qui utilisent des textes qui exagèrent ou singent les travers féminins pour que ça devienne drôle: par exemple en se moquant des nuches. Mais c'est ce qui s'est déjà un peu trop fait. Et c'est un thème qui m'intéresse moins, parce que ce n'est pas très touchant.»

Pour ces trois comiques-là, c'est davantage une question de sentiments: «Nous ne nions pas le côté féminin de nos personnalités. Mais ce n'est pas non plus ce qui

guide nos choix. Je crois que défauts et qualités sont les mêmes pour les deux sexes, avance Catherine. La vulgarité est, à mes yeux, aussi déplaisante chez un comique masculin que féminin.»

Libre d'être comique

Malgré tout, les femmes doivent affronter nombre de préjugés pour s'affirmer comme drôles, ce que souligne Allison: «Elles ont encore peur de faire rire, elles se sentent moins libres que les hommes.» Ce que Catherine interprète comme «une question d'éducation».

Il existe tout un poids culturel qui pousse mal de comédiennes à faire du théâtre pour jouer les «beaux rôles», ceux de l'éternel féminin. Une femme doit faire

un autre pas pour se dire qu'elle peut aussi faire du comique.»

Quel est cet autre pas? «C'est de ne pas s'inquiéter d'être féminine, explique Allison. C'est d'oublier que l'on est un homme ou une femme.» Une question de nature pour Catherine: «J'ai toujours voulu faire du comique.»

Quant à des thèmes tabous pour des femmes, les Brouaha n'en reconnaissent pas qui ne le soient également pour l'autre sexe. «Par exemple, le thème de la religion demande une telle finesse que ça en devient difficile à traiter.»

Mary Vachardis

La Compagnie Brouaha présente *Whatever the Weather* (drame rigolo en un acte) au Loft, Vevey, jeudi 8, vendredi 9, samedi 10 octobre à 20 h 30.

Jamais ridicules

Lolita, c'est des petits papiers dans un grand quotidien, c'est une émission pour faire rire les enfants le week-end, c'était aussi carabine FM.

FS – Existe-t-il un humour spécifiquement féminin?

Lolita – Oui sûrement, les femmes ont une autre perception de l'humour. Certaines choses font plus rire les hommes que les femmes.

Alain, Gérard et moi écrivions chacun nos textes et on savait toujours qui avait écrit quoi. L'un avait un humour un peu plus appuyé, genre pipi-caca, plus sordide, l'autre un humour plus absurde et le troisième plus anglais, moins évident, plus pince-sans-rire.

FS – Pourquoi si peu de femmes sur les scènes de l'humour?

L – Il y avait peu de femmes, mais il y en a de plus en plus et elles sont bien meilleures que les hommes. Elles ont une présence, une classe qu'ils n'ont pas. Elles ne sont jamais ridicules et souvent leur humour est juste au bord des larmes. L'humour féminin a toujours quelque chose d'un peu désespéré.

FS – Comment en êtes-vous arrivée à cette forme d'humour?

L – C'est ma forme de pensée, ma façon d'aborder la vie pour ne pas pleurer. A 35 ans c'est l'expérience qui transforme l'expression de la révolte sous cette forme d'humour.

FS – Avez-vous des sujets tabous?

L – Oui, absolument, j'ai des sujets tabous pour moi-même. Je n'accepte pas de me rendre ridicule, je ne parlerai jamais d'homosexualité, je ne rendrai jamais ridicule un enfant ou tout ce qui touche aux enfants.

FS – Et des sujets de prédilection?

L – Je ne suis pas comme les humoristes français, les sujets politiques ne me passionnent pas.



Lolita, pas passionnée par les sujets politiques.

J'aime la situation des gens dans la vie réelle. Par exemple l'histoire de la dame qui va vers sa voiture dans le parking d'un supermarché.

Elle s'aperçoit avec horreur que les clés sont restées dedans et elle appelle à l'aide les autres clients qui sortent. Le gérant lui suggère d'aller chercher ficelle et crochet. Quand elle revient, il est assis dans la voiture et elle s'étonne: comment a-t-il fait? C'est tout simple, la portière de l'autre côté était ouverte...

FS – Les femmes sont-elles plus sérieuses que les hommes?

L – Pas du tout, les femmes ont toujours fait rire leurs enfants, elles rient plus, elles osent plus, et le font mieux.

FS – Quels sont vos projets maintenant que vous avez arrêté votre émission de télévision?

L – J'ai commencé une nouvelle émission pour les enfants, pour les faire rire les samedis et dimanches.

C'est un défi, car les enfants ont plus de classe que les adultes.

**Propos recueillis par
Brigitte Polonovski**



Mme Pahud et les autres

Il y a des femmes qui font rire en étant femme. Il y a des femmes qui se déguisent en homme. Il y a, parfois, des hommes qui choisissent l'humour au féminin. François Silvant s'explique.

François Silvant, 42 ans, un éclat de rire dans ses yeux bleus: on s'y noierait! Vaudois d'origine, il est entré dans le monde du spectacle par la petite porte. Ses débuts, il les a faits à l'Ecole Club Migros, quand il était en apprentissage: «Je prenais des cours de diction et c'est parti comme ça. J'ai joué dans des théâtres et, en 1982, je me suis retrouvé au chômage. Entre les heures de timbrage, je me suis mis à écrire des histoires pour moi.»

Les histoires, elles naissent au hasard des rencontres, en observant la vie de tous les jours. D'une phrase, d'une attitude ou d'un personnage intéressant, de quelques notes jetées sur un bout de papier surgit une improvisation. Certaines sont purement imaginaires, des jeux de mots, les hasards de l'écriture.

Au début, à part dans *La visite à l'hôpital*, François Silvant ne joue que des hommes. Puis il écrit pour un passage à Avignon *Un Suisse peut en cacher une autre*. Deux ou trois femmes viennent à ce moment-là se greffer sur son spectacle. A partir de là, les femmes prennent le dessus avec *Trüdi Tell*, l'année dernière pour le 700e.

FS – Comment se sent un homme dans la peau d'une femme?

FrS – Moi je m'y sens bien. Ce sont des femmes que je connais bien. Certaines, je les ai inventées, mais d'autres je les ai copiées sur des amies, sur des parentes. Ce que j'aime bien dans les femmes, contrairement aux hommes, c'est le côté non violent, l'humour au quotidien, les petites choses banales. Chez l'homme, c'est très vite rude, violent, macho, égoïste ou vulgaire. Pas chez la femme. Chez elle, ce n'est jamais méchant, c'est naïf. Je ne veux pas dire que ce sont des personnes inintelligentes, non, pas du tout, mais lorsqu'elles parlent de leur chien, de leur mari ou de leur ménage, c'est plus brut, plus quotidien et c'est ce qui me plaît.

FS – Les femmes prêtent-elles plus à rire que les hommes?

FrS – C'est difficile à dire. Il y a des choses qui font rire chez les hommes comme chez les femmes. Ce qui est comique dans mon spectacle c'est qu'un homme joue une femme. Une femme par

une femme, ça n'a pas le même impact. Le côté visuel, travesti, insolite déclenche le rire. Ce qui plaît, ce sont les attitudes et les gestes, ce n'est pas le fond littéraire des propos que je tiens. C'est le côté théâtral, le jeu, le mime qui est drôle. Etre moi-même ne m'intéresse pas. Contrairement à d'autres, au départ je ne suis pas un comique. Je suis un comédien qui joue des situations. Ce n'est pas pareil avec Zouc ou avec Les Vamps. Les Vamps sont toujours comme ça, même en privé, même à la télé, avec leur foulard et leurs vêtements de mémère. Elles restent dans leur personnage, moi pas du tout.



François Silvant: «Ce qui est comique, c'est qu'un homme joue une femme, c'est le côté visuel, insolite, théâtral...»

FS – Quelle est la réaction des femmes en voyant votre spectacle?

FrS – Des dames m'ont dit qu'elles faisaient attention à leurs paroles en allant à l'hôpital par exemple. Certaines reconnaissent leur tante ou Mme X ou Y. Parfois, elles se reconnaissent elles-mêmes. Je ne pense pas que mes textes dévaluent les femmes. Je ridiculise certaines choses, je fais ressortir le côté cocasse d'une situation, mais sans méchanceté. D'ailleurs, le

public qui vient me voir est en majorité féminin. Les femmes rient plus facilement que les hommes, mais elles ont aussi plus vite tendance à se culpabiliser de s'amuser aux dépens des autres.

Je n'ai jamais eu ouvertement de réaction négative de la part d'une femme. Ceux qui réagissent, ce sont les hommes. Un jour, un professeur de littérature m'a traité de mysogine aigu. J'en ai fait un sketch. Il m'avait apostrophé dans un bistrot. Il picolait un peu. Et à mesure qu'il picolait, son langage, qui au début était châtié, devenait de plus en plus vulgaire. A la fin, c'était hallucinant tant ce qu'il disait sur les femmes était grossier!

Le comique vient du tragique de la situation de la vie de tous les jours. Les gens ont envie de se reconnaître. Ils viennent dédramatiser leur vie quotidienne.

FS – Vous avez observé de nombreuses femmes pour les mettre en scène. Est-ce que le regard que vous portez sur elles dans la rue est différent?

FrS – Je me balade pas sans arrêt à la recherche de la personne qui va me faire tilt pour un sketch. Parfois, il y a des choses qui me sautent dessus, qui me surprennent, mais je ne suis pas à l'affût.

FS – Pensez-vous qu'il y ait une différence entre l'humour au féminin et votre façon de traiter le sujet?

FrS – A priori, oui, car les femmes parlent de choses qu'elles connaissent mieux que moi. Actuellement, il y en a beaucoup sur le marché.

La première qui m'avait frappé, c'était bien sûr Zouc qui, comme moi, met en scène des gens qui vivent autour d'elle. Finalement, la nuance entre ce que je joue et ce que fait une femme ne doit pas être très grande. Il y a un principe de base qui est toujours le même, celui d'utiliser le côté absurde des scènes quotidiennes et des situations de la vie courante en les déformant légèrement. Une réalité qui tombe dans l'imaginaire en quelque sorte.

FS – Vos histoires vous font-elles rire?

FrS – C'est évident. Mon premier public, c'est moi. Si mes histoires ne me font plus rire, ce qui arrive parfois, je ne les joue plus.

Sylviane Klein